



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

“Le horla” (1885)

nouvelle de MAUPASSANT

(500 pages)

pour laquelle on trouve :

l'examen de la genèse (page 2)

un résumé (page 2)

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 4)

l'intérêt littéraire (page 5)

l'intérêt documentaire (page 5)

l'intérêt psychologique (page 6)

l'intérêt philosophique (page 6)

la destinée de l'œuvre (page 7)

Bonne lecture !

Genèse

L'idée de cette histoire, dont on pourrait être tenté de chercher l'origine chez Hoffmann ou Poe, qui aurait été donnée à Maupassant par Léon Hennique qui l'aurait lui-même reçue du dr Charcot, lui a plutôt été inspirée par son propre état mental. Comme il l'inquiétait, il avait fréquenté les cours de Charcot à la Salpêtrière qui montrait l'impuissance de l'être humain à assumer l'entière responsabilité de ses actes, en une fin de siècle où on mettait en relief une aboulie généralisée.

Elle avait été annoncée par "*Lettre d'un fou*" (1885) où un homme qui se pose des questions sur sa santé mentale écrit à son médecin qu'il voudrait entrer dans une maison de santé. Il vivait normalement jusqu'à ce qu'il se soit rendu compte que «*nous sommes entourés de l'Inconnu inexploité*». Il fait tout pour voir un être constitué d'une substance transparente dont il sent la présence, un jour, dans une pièce pourtant bien éclairée où il l'empêche de se voir dans le miroir. Il ne l'a plus jamais revu, mais il a, dans le miroir, des visions hideuses.

Du "*Horla*", il existe deux versions.

La première fut écrite en 1886 à la troisième personne et parut dans "*Gil Blas*".

Dans la maison de santé qu'il dirige, le Dr Marrande a réuni «*trois de ses confrères et quatre savants*» pour écouter la confession d'un malade qu'il qualifie de cas «*le plus bizarre et le plus inquiétant qu'[il] ait jamais rencontré*». Le patient raconte alors sa vie dans sa propriété normande des bords de Seine, son existence calme et sereine jusqu'à ce jour d'automne de l'an passé où il fut pris de «*malaises bizarres et inexplicables*». Des cauchemars s'ensuivirent, entraînant fatigue et amaigrissement ; puis survinrent des faits inexplicables : une carafe d'eau fut buée de nuit, dans sa chambre verrouillée ; une rose fut cueillie par une invisible main au cours d'une promenade ; un verre se brisa tout seul ; une page fut tournée pendant une lecture. Ainsi en vint-il à la certitude qu'il existait à son côté un être invisible et maléfique. L'épiait sans cesse, il le surprit un soir alors que l'être venait de lui dérober son reflet dans une glace. Depuis, il s'est retiré ici, dans la maison de santé. Sans vraiment expliquer son mal, il peut au moins le relier au passage (peu avant l'apparition des premiers troubles) d'un trois-mâts en provenance du Brésil où sévissait une épidémie de folie.

Le récit de son patient achevé, le Dr Marrande conclut : «*Je ne sais si cet homme est fou ou si nous le sommes tous les deux ... ou si ... si notre successeur est réellement arrivé.* »

L'année suivante, Maupassant se remit à l'histoire, la refit entièrement à la première personne, sous forme d'un journal.

‘Le Horla’

(deuxième version)

Nouvelle de 27 pages

Le narrateur, qui se trouve chez lui, près de Rouen, écrit son journal.

8 mai : Étendu dans l'herbe, il contemple la nature printanière et la maison dans laquelle il a grandi. Il admire le cours ondoyant de la Seine et le passage d'un superbe trois-mâts brésilien. Il écrit : «*Quelle journée admirable ! [...] J'aime ma maison.*»

12 mai : «*J'ai un peu de fièvre, [...] Je me sens triste, [...]* ». Il s'est réveillé souffrant, et médite sur les influences mystérieuses qui peuvent altérer l'état physique et moral de l'être humain : «*Comme il est profond ce mystère de l'Invisible !*»

16 mai : Il passe d'une humeur enjouée à un sentiment de nervosité et de désolation, accompagné de forte fièvre : «*Je suis malade, décidément !* »

Au fil des semaines, ce malaise apparemment anodin semble empirer. La fièvre monte, mais le médecin ne décèle aucun symptôme alarmant. Mais le narrateur accepte un traitement à base de bromure et de douches qui ne l'empêche pas d'éprouver le besoin de s'enfermer dans sa chambre, sans pour autant en ressentir une quelconque sécurité : une fois les verrous poussés naît une crainte diffuse de se coucher. Après avoir inspecté chaque recoin de la pièce, il s'étend, tentant d'analyser la peur qui le tenaille. Serait-ce un dérangement physique? Étreint d'une angoisse indescriptible, il s'efforce d'atteindre le sommeil. Chaque jour, le même cauchemar l'envahit après quelques heures : quelqu'un s'approche de lui, le regarde, le palpe, monte sur son lit, s'agenouille et tente de l'étrangler : « *Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres* ». Après un moment de paralysie somnolente, il se réveille en sursaut, couvert de sueur. Or la pièce est vide et tout y est normal. Chaque crise est suivie d'une période de calme qui dure jusqu'à l'aurore

25 mai : « *Mon état, vraiment, est bizarre.* »

2 juin : « *Mon état s'est encore aggravé.* » Durant les jours qui suivent, il tente d'échapper à cette étreinte floue. Mais une promenade dans la forêt de Roumare ne lui apporte pas de répit : « *Il me sembla que j'étais suivi* ».

3 juin : « *Je vais m'absenter. [...] Un petit voyage, sans doute, me remettra.* »

2 juillet : « *Je rentre. Je suis guéri.* » Il a fait un court séjour au mont Saint-Michel. Le décor idyllique et l'ambiance sont propices à la méditation. Un moine lui raconta de vieilles légendes locales, justifia le surnaturel et le rassure en lui parlant de la faiblesse de la perception qu'a l'être humain : il ne peut appréhender le centième de ce qui existe ; ainsi, le vent qui gémit, qui abat les arbres, qui renverse des navires, est pourtant invisible : « *Le vent [...] l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir? Il existe pourtant.* »

4 juillet : « *Décidément, je suis repris.* » Ses cauchemars le harcèlent à nouveau.

5 juillet : « *Ai-je perdu la raison?* » se demande-t-il car, au cours de ses nuits d'angoisse, il a fait une découverte effarante : sa carafe d'eau, pleine le soir, est vide à l'aube, et il reste « *éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent* ». Un être étranger boit son eau et mange son pain. Il se croit somnambule, seule hypothèse rationnellement acceptable bien que, confusément, il décèle depuis longtemps une présence à ses côtés.

6 juillet : « *Je deviens fou.* »

10 juillet : Afin d'écarter la possibilité de la folie, il se livre à une expérience : il scelle d'un linge le goulot de la carafe. Mais, au petit matin, l'eau a été bue : « *Décidément, je suis fou !* » « *Je vais partir tout à l'heure pour Paris.* »

12 juillet : « *Paris ! J'avais donc perdu la tête les jours derniers.* » Il y rend visite à une cousine, Mme Sablé, et se calme. Mais il assiste chez elle à une expérience faite par un médecin, le dr Parent, pour qui « *l'homme, impuissant face aux forces mystérieuses qui l'entourent, tente de suppléer, par son intelligence, à l'impuissance de ses organes* » : il l'a hypnotisée et, le lendemain, elle a obéi à la suggestion télépathique.

16 juillet : Il constate : « *J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.* »

30 juillet. - « *Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.* »

Mais il est rapidement de nouveau en proie à l'angoisse :

6 août : « *Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu ... J'ai vu ... Je ne puis plus douter.* » Admirant un de ses rosiers, il voit une tige se plier sous l'action d'une main invisible et la fleur monter puis disparaître. Figé d'horreur, il ne peut croire à une hallucination.

7 août : « *Je me demande si je suis fou.* » Il a vu tant d'hommes en proie à la démence, tenant par ailleurs des raisonnements d'une logique implacable.

9 août : Pendant plusieurs jours, il n'y a pas de manifestations. Mais il est tout de même inquiet et les nuits affreuses se succèdent : « *Rien, mais j'ai peur.* »

13 août : Il se sent incapable de partir, se sent envoûté, possédé par une force obscure qui anéantit sa volonté, et guide ses moindres faits et gestes : « *Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi, et j'obéis.* »

14 août : Il lit un traité du philosophe Hermann Herestauss sur les habitants inconnus du monde qui lui impose l'idée d'êtres supérieurs aux humains venus de l'espace : « *Je suis perdu. Quelqu'un possède*

mon âme et la gouverne. » Il passe ses nuits à épier son invisible agresseur qui ne le quitte plus. Une nuit, il voit « *une sorte de transparence opaque* », « *sans contours nettements arrêtés* », c'est l'être qui, dans son fauteuil, lit son livre : sur le bureau, les pages tournent toutes seules. Il cherche à le saisir, ne le peut, sachant cependant qu'il a peur.

19 août (1) : « *Je sais ... je sais ... je sais tout.* » Il lit un article de la '*Revue du monde scientifique*' sur un cas de folie collective ayant atteint les habitants de San Paulo, au Brésil : ils fuirent de toute part, se disant « *possédés par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie* ». Le trois-mâts brésilien lui aurait-il apporté cet être supérieur, celui qui « *succédera à l'homme* », étape logique de l'évolution, celui qui, croit-il, lui crie son nom : le « *Horla* » ! « *Malheur à nous. Il est venu le ... le ... le Horla.* »

19 août (2) : Il tente de lui tendre un piège. Il veut le cerner, mais n'arrive qu'à le voir : sentant la présence derrière lui, il se lève précipitamment et se retourne, se trouvant ainsi face à la glace de sa chambre : or, il n'y voit pas son reflet : l'immatérialité du Horla le lui a volé, l'espace de quelques instants. « *Je le tuerai! Je l'ai vu.* »

20 août : « *Le tuer, comment? puisque je ne peux l'atteindre?* »

10 septembre : « *Rouen. Hôtel Intercontinental. C'est fait... c'est fait. .. mais, est-il mort?* » Dans un sursaut d'énergie désespéré, le narrateur a tenté de détruire cet être insaisissable en l'enfermant dans la maison dont il est sorti en y mettant le feu, abandonnant ses domestiques à leur épouvantable sort dans le brasier. Il assista, délivré et effondré, à la lente progression des flammes. Mais une angoisse l'étreignit aussitôt : « *Non... non... sans aucun doute... il n'est pas mort. Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !...* »

Analyse

(la pagination est celle du Livre de poche)

Intérêt de l'action

L'incertitude qu'engendraient les dernières lignes de la première version s'est étendue à toute la version de 1887, qui est la plus célèbre et la plus longue (des deux tiers). La forme du journal intime rendit plus réaliste et plus impressionnant le déroulement de l'intrigue, et permit à Maupassant de supprimer tout intermédiaire entre le diariste et le lecteur : par là même celui-ci devient le seul juge de l'aventure vécue par le héros.

Le temps s'écoule d'abord lentement, puis, dans l'espace clos de la chambre, lieu intime s'il en est, l'auteur ménage un crescendo, la tension croît jusqu'au paroxysme. Les objets familiers et innocents de prime abord donnent également naissance à l'angoisse : de rassurants, ils deviennent étrangers et agressent le narrateur : quoi de plus terrifiant qu'une carafe qui se vide toute seule, qu'une page de livre qui se tourne comme par enchantement, qu'une rose dont la tige se casse sous une main invisible? qu'un miroir sans reflet (peut-être, la maison étant celle de Flaubert à Croisset que Maupassant décrivit dévotieusement dans son '*Étude sur Gustave Flaubert*' qui servit de préface aux '*Lettres de Flaubert à George Sand*') : « *C'était une jolie maison blanche, de style ancien, plantée tout au bord de la Seine, au milieu d'un jardin magnifique [...] Des fenêtres de son vaste cabinet de travail, on voyait passer tout près, comme s'ils allaient toucher les murs avec leurs vergues, les grands navires qui montaient vers Rouen, ou descendaient vers la mer.* »

On remarque une anomalie : il y a deux entrées pour le 19 août. Mais elle a été vraisemblablement voulue par Maupassant car, dans d'autres nouvelles, '*Mes vingt-cinq jours*' (1885), '*Un fou?*' (1885), la chronologie s'enraie aussi au mois d'août. Or c'est le mois où il est né et où est né aussi le Horla (« *il me semble qu'il me crie son nom* ») qui vient prendre sa place (« *je ne me vis plus dans ma glace* »).

(le Horla ne serait-il donc pas son fantôme, le fantôme de la littérature?)souvernir de la difficulté rencontrée lors du tirage des clichés du maître après sa mort). L'art de Maupassant réside dans le fait de créer l'étrange au moyen du quotidien, de l'anodin. L'histoire, fondée sur la croyance en un être invisible qui viendrait dominer l'humanité, est donc fantastique. Il introduisit un fantastique nouveau,

tout intériorisé, fondé sur la débâcle de la raison, soutenu par une interrogation de l'être sur sa propre identité. Le journal étant brusquement interrompu, on peut croire que le diariste a sombré dans la folie.

Si Maupassant décrit, dans de nombreux autres contes, l'être ou l'objet fantastique avec force détails (*«La main d'écorché»*, *«Apparition»*), *«Le Horla»*, quant à lui, fait naître la terreur par sa seule présence insaisissable. Tout son être invisible pèse sur la chambre désolée et étreint le narrateur jusqu'à lui glacer l'âme. Aucune description horrible n'en dessine les traits. Pourtant, le lecteur, tout comme le héros, a la certitude de sa présence. L'angoisse atteint son paroxysme lorsque le narrateur déclare avoir *«vu le Horla»* puisque, l'espace de quelques instants, son immatérialité lui a volé son reflet ; telle est l'unique et terrible description que fait Maupassant de l'être qui hante son personnage. Plus que tout autre détail macabre, cette *«apparition»* est stupéfiante : une *«transparence opaque»*... D'autre part, l'hésitation subsiste sur l'état mental du narrateur. Le fait que le journal soit inachevé laisse craindre que son auteur n'ait sombré dans la folie. Enfin, Maupassant a renouvelé le thème du double, présent dans la littérature fantastique depuis Hoffmann.

La progression est nette : le début anodin ; les hauts et les bas ; l'impression d'être guéri (à la suite du voyage au mont Saint-Michel puis du voyage à Paris) puis la rechute ; l'enquête qui est menée avec une certaine rigueur mais qui, au lieu d'éclairer le mystère, ne fait qu'accroître le trouble et conduit à la folie, comme par une sorte de fatalité ; les expériences qui sont faites (mais qui, au lieu d'éclairer le mystère, accroissent le trouble) ; l'alternance de l'acceptation de l'être supérieur par un raisonnement et de son refus qui suit immédiatement, d'où la tentative de le supprimer ; la tragédie qui permet le retour dans la réalité.

Le fait que le texte soit un journal entraîne un découpage qui n'est pas cohérent car il n'a pas été écrit tous les jours ou tous les jours n'ont pas été retranscrits. Il serait intéressant de se demander pourquoi il y a ces creux. Les entrées sont de longueurs différentes et leur intensité est variable. Les événements sont-ils inventés ou vécus ?

Intérêt littéraire

Le texte déploie toute une variété de styles et de tons, tantôt la froideur de l'observation, tantôt la frénésie de l'émotion (il serait particulièrement intéressant de remarquer les façons dont elle est rendue : le trouble est traduit par des phrases bouleversées, elliptiques, incomplètes, au moment, par exemple, où le nom *«horla»* est trouvé : il a probablement été forgé, comme Pierre Castex le suppose, d'après le mot *«horzain»* qui, en Normandie (spécialement, le Cauchois et le Roumois), désigne un étranger. Les figures de style sont nombreuses : comparaisons, métaphores (dont l'une est particulièrement intéressante mais classique : la désignation de la Terre, de notre globe terraque, comme *« un grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau »*).

Intérêt documentaire

La deuxième version est enrichie de détails d'un réalisme poussé.

Les lieux servent à ancrer le récit dans une réalité palpable : les bords de la Seine ; la maison sur les bords de la Seine, qui pourrait effectivement être celle que Maupassant y avait près de Rouen ou celle de Flaubert à Diessard ; le mont Saint-Michel évoqué à partir des notes de voyage prises directement par Maupassant au cours de sa visite ; Paris.

D'autres éléments encore sont précisément autobiographiques : le milieu de la bourgeoisie cultivée à laquelle il appartenait, la vie de célibataire qu'il menait.

Le texte est un document sur différentes explications de ce phénomène étrange de la part de celui qui supplie : *« Messieurs, écoutez-moi, je suis calme ; je ne croyais pas au surnaturel, je n'y crois pas même aujourd'hui. »* :

- La référence au mystère religieux qui est faite par le moine.

- L'idée d'une sorte d'incube qui posséderait toutefois un corps fait d'une matière lui permettant d'échapper à toute investigation des sens, qui serait capable de raisonnement tout comme les êtres

humains, qui s'emparerait d'un individu, lui imposerait sa volonté jusqu'à en faire son esclave et absorberait, à son bénéfice, toute son énergie vitale.

- Les explications qui montrent l'état de la science à l'époque, des pages entières à caractère scientifique ou parascientifique évoquant le magnétisme, l'hypnotisme qui était alors une véritable science, utilisée par les médecins de l'école de Nancy, les études de Charcot (dont Maupassant suivit les cours à la Salpêtrière, avec un jeune médecin autrichien, Sigmund Freud, car il saisissait toute occasion de se documenter au sujet de la psychiatrie).

- L'idée d'êtres qui ont traversé l'espace pour dominer le monde, « *comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des peuples plus faibles* », idée qui court encore dans la science-fiction.

- L'explication mi-fantastique mi-naturelle par l'épidémie de folie au Brésil due à des chauves-souris qu'on appelle là-bas vampires et qui serait arrivée en France justement sur ce bateau qui est passé devant la maison.

Intérêt psychologique

En fait, le vrai intérêt documentaire de ce texte, c'est l'évolution de la psychologie du personnage qui est de plus en plus envahi par la psychose. Il a hanté Maupassant de nombreuses années, à travers différentes versions. On en connaît deux et il a d'abord évolué de l'une à l'autre. La première livrait un certain nombre de détails sur lui-même : son âge, son état civil, sa fortune, sa demeure, sa domesticité. Toutes ces précisions furent gommées dans "*Le Horla*" de 1887. Nous ne connaissons la couleur blanche de sa demeure qu'à la fin du récit, au moment où il comprend enfin pour quelle raison « *le Horla* » s'est introduit chez lui.

Ce cyclothymique a une incontestable propension à la tristesse et son mal, de nature psychotique, est nourri par un besoin obsessionnel de comprendre, d'analyser, de savoir. Mais « *la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent [...] Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.* » La peur conduit à des inhibitions puis à une souffrance physique qui disparaît quand se produisent des hallucinations, une possession mentale qui conduit au délire de persécution et à l'acte de démence qu'est l'incendie de la maison.

Le personnage s'analyse en psychologue impitoyable, examine, décrit et caractérise le mal dont il souffre, s'abîme dans l'obsession de l'analyse du cheminement de la folie et de la perte de son identité, obsession qui ne cesse qu'avec sa lucidité même : « *Je me demande si je suis fou* » (9 août) - « *Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi, et j'obéis.* » (14 août) – « *Je suis perdu. Quelqu'un possède mon âme et la gouverne.* » (19 août).

Ce personnage, c'est évidemment Maupassant lui-même qui subit le même sort que son personnage, amené comme il le fut au tombeau par son obsession de la mort. Comme Maupassant, « *le Horla* » aime les bords de l'eau, la solitude, les livres. Mais la demeure du narrateur, le long de la Seine, est celle de Flaubert ; et quand il veut prendre au piège « *le Horla* », il n'écrit pas vraiment, il fait semblant d'écrire. Cette nouvelle est d'un fantastique traditionnel : elle déroule un récit bien agencé, parsemé d'indices de plus en plus troublants qui laissent à la fin le lecteur dans une perplexité parfaite.

Intérêt philosophique

Maupassant fait de son trouble personnel une maladie dont le monde entier est atteint, la frontière s'effaçant entre monde interne et monde externe, la confusion étant entretenue entre le dedans et le dehors. La nouvelle traduit le désarroi de l'être moderne qui, ayant perdu les certitudes du passé (celles du moins), est ouvert à toutes les idées et peut tomber dans les élucubrations les plus audacieuses et les plus effrayantes découvertes. On constate la fragilité de la limite entre la raison et la folie. La peur du « *horla* » est celle de ce qui est hors-là, de ce qui est différent, de ce qui est autre, de ce qui est hors de notre subjectivité. D'où le thème du danger d'une trop grande subjectivité.

Messianisme à rebours cette annonce des fins dernières de l'être humain que proclame la venue d'un être nouveau

Destinée de l'oeuvre

La sortie du "*Horla*" eut un retentissement considérable. La nouvelle déconcerta certains lecteurs, plut à d'autres puisqu'en cette fin de siècle décadente était annoncée la fin de l'humanité. Maupassant lui-même, lors de son passage à Rouen, raconta à son ami Pinchon le grand bruit qu'elle avait fait. Et il entretint le succès de ses dénégations, de ses demi-aveux, allant même jusqu'à prêter le nom de son oeuvre à un ballon dont il promut l'ascension qu'il annonça dans "*Le Figaro*" du 16 juillet 1887 et à laquelle il participa. Très tôt, le texte fut republié, repris dans plusieurs périodiques jusqu'en 1892 où, avec sa tentative de suicide, l'auteur devint lui-même la caution de sa nouvelle, et après la triste fin qu'il connut, on crut pouvoir y voir un témoignage de ses propres troubles mentaux.

En 1901, "*L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*" mit au concours la question : « Peut-on attribuer une origine logique au mot "*Horla*" créé par Maupassant? », question qui n'a cessé de donner lieu aux spéculations les plus hasardées.

L'oeuvre connut plusieurs adaptations au cinéma : en 1914, "*Zlatcha Notch*" ("*La nuit terrible*"), du Soviétique Evgueni Bauer ; en 1915, "*Para Gnedych*" ("*Le journal d'un fou*"), du Soviétique Yakov Protazanov ; en 1917, "*Le yogi*" de l'Allemand Paul Wegener ; en 1962, "*Diary of a mad man*" ("*L'étrange histoire du juge Cordier*"), de l'Américain Reginald Le Borg ; en 1966, "*Le horla*", du Français Jean-Daniel Pollet, avec Laurent Terzieff ; en 1987, "*Le horla*" du Français Pierre Carpentier ; en 1996, "*Hantises*" du Français Michel Ferry.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)